





# **C'EST JUSTE LA VIE**

*Roman*

**Martine THORRE-GACHET**

**Editions l’Air du temps**

**Martine Thorre-Gachet**

Tous droits de reproduction, d’adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L’auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Code ISBN : 979-10-227-6575-6





*Il est des vies avec des rires d'amants, des rires d'enfants. Puis le soleil disparaît, remplacé par la pluie des larmes. L'amour, le chagrin, la mort, la violence mais aussi la résilience et l'espoir. Les gens rient, les gens pleurent, c'est juste la vie...*





## Prologue

*L'ambiance était à son comble dans le bus vert sur lequel étaient dessinés des corps musclés qui tendaient leurs bras vers un ballon ovale. Une trentaine de joueurs de rugby hurlaient des slogans de victoire, accompagnés de battements de main cadencés et de cornes de brume. Les mines étaient réjouies après trois jours passés à Barcelone à tenter de gagner des matchs et à vaincre parfois. Une longue fête de l'ovalie au cours de laquelle bière et sangria avaient coulé à flots. Les passagers étaient des joueurs entre la quarantaine et la cinquantaine, heureux de cette convivialité virile qui leur permettait, une fois par an, de se retrouver, loin des soucis professionnels et des problèmes domestiques et familiaux.*

*La nuit était tombée, le bus approchait de Bordeaux, il avait bifurqué à Perpignan, il y avait près de 7 heures mais il y avait eu trois arrêts, arrosés pour certains.*

*C'était un voyage joyeux mais la fatigue se faisait sentir, le sommeil avait emporté quelques passagers qui ne virent pas arriver la catastrophe. Le bus se mit à flotter de gauche à droite de plus en plus vite, bateau ivre, les cris réveillèrent ceux qui dormaient, tout se précipita, le bus arracha la rambarde de l'autoroute, se retourna et s'encadra dans un camion.*

*Alors, ce fut l'horreur de la douleur, du sang... une apocalypse, une stupeur, une hébétude...*

*Des vies qui s'envolent et d'autres qui allaient basculer...*



**Betty**

Après s'être longuement douchée, Betty Ayas s'était endormie la veille avec le sentiment du devoir accompli. En s'éveillant, elle se dit que les choses s'étaient bien passées, qu'elle avait fait preuve de sang-froid et que finalement, ce n'était pas difficile de tuer quelqu'un.

Elle se repassa le film de la mission qu'elle s'était donnée.

La vengeance était en marche, le sentiment d'injustice qui l'habitait depuis des mois ne pourrait disparaître que dans *la grande punition*.

Lorsque sa colère serait apaisée, elle pourrait recommencer à vivre. Ailleurs. Pour l'instant, la haine la brûlait et il lui fallait la cracher.

Trouver l'adresse de la veuve Sorel avait été simple. Tout était consigné dans les papiers adressés par l'assurance. Le malheur tapé sur un banal ordinateur, les dégâts causés par ce pauvre Paulo en majuscules, bien classés par paragraphes en italique. La profession apparaissait aussi, elle avait eu de la chance, la veuve travaillait à la bibliothèque d'Arsac. Connaissant très peu le Médoc, elle avait fait une recherche sur Mapy, moteur de recherches qu'elle affectionnait, pour trouver l'itinéraire qui la conduirait à Arsac.

Betty Ayas, coiffée d'une perruque rousse coupée au carré, sans le maquillage qu'elle affectionnait d'ordinaire, gara sa voiture de location blanche devant un bâtiment de construction récente au fronton duquel l'inscription *BIBLIOTHEQUE* semblait un peu trop grande. Il n'y avait que deux femmes derrière leurs bureaux, l'une jeune, presque une jeune fille et une autre très concentrée sur son ordinateur qui semblait âgée d'une quarantaine d'années. La confirmation qu'il s'agissait bien de Jeannette Sorel fut donnée à Betty lorsque la jeune fille dit :

-Jeannette, il y a quelqu'un pour vous !

Du fond de la pièce une grande femme se retourna et s'avança très souriante :

-Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

-Bonjour, je voudrais m'inscrire à la bibliothèque...et savoir si vous avez le dernier Douglas Kennedy, « la symphonie du hasard » ?

Jeannette Sorel s'éloigna dans les allées, trouva le roman qu'elle lui remit avec le sourire victorieux de qui a accompli sa mission. Elle commença à parler de Douglas Kennedy à Betty, un de ses auteurs favoris. Elles discutèrent pendant une demi-heure de cet écrivain dont Betty, qui n'était pas lectrice, avait étudié longuement la biographie et le travail avant de mettre son projet en marche. Elle donnait bien le change, on ne pouvait imaginer qu'elle n'était pas la lectrice passionnée qu'elle semblait être... Elle commença à penser que les choses se présentaient bien pour elle lorsque la bibliothécaire lui dit :

-Mais j'y pense, Douglas Kennedy fait une signature chez Mollat mercredi prochain, venez avec un de ses romans pour une dédicace ! Moi j'y serai. La signature est prévue à dix-neuf heures mais il vaut mieux y être à dix-huit heures car la dernière fois, il y avait la queue jusque sur le trottoir devant la librairie !

Betty s'enthousiasma pour cette idée, partit avec son livre, après s'être inscrite sous le nom d'Elisabeth Martin, domiciliée au lieu-dit « Piot Gallin » par lequel elle était passée en arrivant à Arsac. Elle dit à Jeannette en riant :

-Alors à mercredi, je vais me libérer pour Douglas !

*Domage, elle est plutôt sympathique, mais elle est comme les autres, elle doit payer pour ma vie en miettes, cette garce...*

\*

Le mercredi suivant, Betty, vêtue d'un trench beige, rousse encore, à peine maquillée, une ébauche effacée d'elle-même, patientait dans la file essentiellement féminine qui attendait le romancier devant l'entrée de la librairie, rue Vital-Carles. Derrière ses lunettes de soleil, elle guettait sa proie...

Elle aperçut Jeannette Sorel, lui fit un petit signe et la rejoignit. Elles n'eurent pas le temps de discuter car les portes s'ouvrirent et la foule s'engouffra, en quête de la précieuse signature. Betty était allée acheter « La femme du Vème » pour avoir quelque chose à faire signer et l'avait survolé afin de peaufiner son personnage de lectrice qu'elle n'était pas.

Elles se parlèrent peu, écoutant dans la file les commentaires élogieux des lectrices brandissant leurs livres comme

un trophée. Certaines connaissaient tout de l'auteur et pas seulement la liste de ses romans.

Lorsque le tour de Betty arriva, elle faillit répondre à l'auteur qui lui demanda à qui il devait dédicacer son ouvrage : *Bet* mais elle se souvint in extremis que c'était une certaine Elisabeth que séduisaient les intrigues du romancier. Ce fut sa seule hésitation. Elle ne le trouva pas charmant, gras et content de lui, ce qu'elle déclara à Jeannette.

Jeannette ne partagea pas du tout son avis et lui dit qu'au contraire, elle lui trouvait beaucoup de charme et qu'elle adorait son accent américain. En sortant de la librairie, elle lui demanda comment elle était venue à Bordeaux, elle se souvenait que sur sa fiche d'inscription, elle avait écrit qu'elle habitait Arzac. Betty expliqua qu'elle avait laissé son véhicule près de la gare du tram, dans une petite impasse où il n'y avait pas de stationnement payant. Elle était venue en tram jusque dans le centre-ville.

Jeannette lui proposa de la raccompagner jusqu'à la gare du tram. Betty avait prévu ce scénario et si Jeannette ne lui avait pas proposé de la raccompagner, elle lui aurait demandé de le faire.

Sa voiture, une Twingo rouge, était garée au parking de Saint-Christoly, à deux pas, elles s'y rendirent, Jeannette ne parla que littérature, elle ne sembla pas se rendre compte que Betty n'était guère bavarde. Il était près de vingt et une heures lorsqu'elles arrivèrent à la gare du tram et Betty fit arrêter la voiture dans une impasse déserte qui fit dire à Jeannette :

-En effet, c'est un bon plan pour un parking gratuit mais vraiment, c'est un coupe-gorge, vous n'êtes pas peureuse...

-Non et j'ai pris des cours de self-défense autrefois ; je vous remercie de m'avoir raccompagnée, on peut peut-être se tutoyer et s'embrasser, non ?

Jeannette acquiesça en souriant, se pencha vers Betty qui, en détachant sa ceinture de sécurité, avait sorti de sa poche un poinçon très fin de menuisier. Elle l'enfonça avec sauvagerie, sans émotion, dans le cœur de la bibliothécaire. Elle ne vit pas le regard terrorisé de celle-ci car sa tête retomba très vite sur son torse, maintenu par la ceinture de sécurité.

Elle fouilla dans le sac de Jeannette, ouvrit son portefeuille et déroba sa carte d'identité. Elle prit soin de tout remettre en place.

Enfin, elle déposa sur le tableau de bord une carte de visite blanche sur laquelle était inscrit en police Garamont taille vingt-six :  
LE MEPRIS ARME LE BRAS DE LA MORT.

Elle regagna sa voiture garée deux rues plus loin, il n'y aurait aucune trace de pneus, le temps était sec.

Elle pouvait enfin retirer ses gants de cuir noir...





## Enquête

L'équipe du capitaine Eddie Gassemane avait multiplié les interrogatoires dans le milieu fréquenté par Jeannette Sorel.

A la bibliothèque, elle avait deux collègues qui n'arrêtaient pas de pleurer, surtout la plus jeune, Mathilde Mendès. Gassemane demanda à voir la liste des adhérents et si Jeannette Sorel fréquentait certains.

Christine Malerbe, la plus ancienne employée, essuya ses larmes et répondit :

-Jeannette travaillait à Arsac mais elle habitait Saint Aubin. Elle n'avait pas de relations avec les gens du village, ses amis sont sur Saint Aubin, elle en avait beaucoup, son mari était comme un aimant. Il attirait toutes les sympathies par sa bonne humeur et sa gentillesse. Ils étaient toujours invités partout... Avant, elle avait une belle vie Jeannette, je ne comprends pas qui pouvait lui en vouloir, elle n'avait de mépris pour personne, les gens l'aimaient, elle était généreuse, elle donnait aussi du temps à Emmaüs...

-Pensez-vous qu'elle aurait pu avoir une nouvelle relation depuis quelque temps ? Elle vous en aurait parlé ?

Christine Malerbe s'indigna :

-Impossible, Capitaine, Jeannette n'était pas encore remise du décès de son mari. Elle l'idolâtrait, il l'avait sauvée de son horrible mère...

-Il est mort comment son mari ?

-Dans un accident de bus, il y a un peu plus d'un an...

-Vous pouvez me parler de sa mère ?

-Ce que j'en sais, ce n'est pas elle qui m'en a parlé. C'est Fantin, son mari qui me l'a raconté au cours d'un piquenique géant organisé par la mairie. Sa mère n'était pas une mère, elle n'a jamais aimé sa fille, c'était son bourreau, elle n'avait le droit de rien faire, elle l'humiliait, en faisait sa chose jusqu'à sa rencontre avec Fantin. Mais quand il lui arrivait de parler d'elle, Jeannette avait encore les larmes aux yeux. Elle ne l'avait pas revue depuis qu'elle était partie avec Fantin ; ça la minait car on voyait bien qu'elle lui était attachée malgré tout... Jeannette savait que maintenant sa mère ne sortait plus de chez elle, qu'elle ne pouvait plus marcher, qu'elle voyait seulement l'aide-ménagère et le docteur...

Gassemane dit à son lieutenant :

-Bon, Castelnan, on ne va pas aller visiter la Charente tout de suite, à moins que la mère soit assez tordue pour avoir fait tuer sa fille par un homme de main... Elle aurait la vengeance tardive mais on sait qu'elle se mange froide, la vengeance... On va d'abord s'occuper du voisinage...

Ils se rendirent à Saint-Aubin et rencontrèrent les voisines qui ne travaillaient pas. Elles tinrent les mêmes propos que la bibliothécaire. Jeannette Sorel ne pouvait pas avoir d'ennemis(es), elle était si charmante, si dévouée, si généreuse. Elle ne se remettait pas de la mort de Fantin Sorel, un homme tout aussi exceptionnel.

Gassemâne avait très souvent entendu ce discours au cours de sa carrière : ces gens si parfaits qui cachent l'incroyable, il était méfiant devant tant de louanges et de perfection...

La journée s'avavançait, il n'avait rien appris qui pût faire progresser l'enquête, il avait besoin de courir pour réfléchir, son corps le réclamait. Il préparait son quatrième marathon de New-York et même si celui-ci était en novembre et qu'ici le printemps commençait à peine, il lui fallait libérer sa dose d'endorphines. Chacun son addiction....

Il rentra chez lui se changer, jeta un œil fataliste sur le désordre exponentiel de son studio, jeta cartons de pizza et canettes de bière dans la poubelle pour se donner bonne conscience. C'était décidé, ce week-end, il allait le ranger à fond, n'étant cependant pas dupe, conscient de sa tendance très prononcée à la procrastination.

Le désastre de ce studio correspondait si peu à l'éducation qu'il avait reçue de son père. Sa mère était morte très jeune dans un accident de voiture dont elle ne fut pas responsable. Son père, ingénieur dans une usine de pneumatiques célèbres, assura à son fils confort et instruction. Dans la ville où ils vivaient, le paternalisme du grand patron s'étendait aux écoles, aux supermarchés, à la piscine, au cinéma, aux logements, à l'équipe de rugby et même à l'église. Tout portait le sceau de la célèbre marque dans cette ville ouvrière. Son père s'était moulé dans le système de bienveillance protectrice, condescendante, élaboré par le grand patron critiqué mais très respecté. Eddie n'avait eu qu'une idée depuis qu'il avait compris le système : y échapper. Il devint donc le cauchemar de son

père qui fit tout pour qu'il rentrât dans le rang et acceptât cette aubaine d'une vie balisée par la générosité et le bon vouloir de ce patron si charismatique. Eddie déçut son père : après un bac scientifique, il partit pendant quelques mois à la découverte du monde qu'il avait imaginé loin de la vie trop étroite qu'on lui proposait. Il vit que l'on pouvait vivre autrement. Un jour, il fallut rentrer et comme il avait l'injustice en horreur, que son éducation religieuse avait laissé des traces manichéennes dans sa vision de la vie, il décida que *justicier* était ce qui lui correspondait le mieux. Il fit les études nécessaires pour intégrer la police à un bon niveau. Il s'était rapproché de son père à la naissance de son fils. Eddie Gassemane n'échappait pas aux clichés : il cherchait en chaque femme sa mère si peu connue mais évidemment idéalisée, et il l'aimait désespérément.

Et le flic de bon niveau qu'il était devenu, après le ménage approximatif de son studio, rejoignit donc le parc bordelais en courant. Tout en faisant des fractionnés pour diversifier son effort, il avait du mal à analyser toute cette perfection entourant la victime. Pour qui avait-elle eu du mépris car la solution était dans cette putain de phrase ! Qui était vraiment la merveilleuse Jeannette Sorel ?

## Jeannette

Chaque soir, Jeannette rentrait de la bibliothèque à la même heure. Elle avait pu y trouver un poste lorsqu'elle avait épousé Fantin. Elle aimait ce travail paisible et souvent silencieux où l'on se parlait à voix feutrée. Cela correspondait à son tempérament discret, *sans saveur*, disait sa mère.

Fantin s'occupait de l'entraînement des benjamins d'une petite équipe de rugby et lui-même avait au fil des années, intégré un club d'anciens rugbymen qui se rencontraient régulièrement.

Elle détestait ce club qui lui avait enlevé son homme. Fantin partait rarement sans elle. Elle l'avait laissé s'éloigner ce matin-là, l'inondant de baisers : *surtout prends soin de toi...*

Elle avait reçu beaucoup de témoignages d'amitié à sa mort. Tout le monde aimait son mari. L'église du village n'avait pas suffi à contenir l'affluence le jour des obsèques. L'image de la haie d'honneur des jeunes rugbymen dont il était l'entraîneur l'émouvait encore. Son patron et ses collègues l'avaient couvert de fleurs et d'éloges. Fantin travaillait comme jardinier-paysagiste à la mairie.

Souvent, elle regardait par la baie vitrée de leur petite maison le magnifique jardin presque tropical qu'il avait créé au cours de leurs dix années de vie commune. Une merveille qui faisait l'admiration de tous. Elle lui avait souvent demandé comment